

# LA "POLLUTION MORALE"

# C'est la famille...!

# TOUT!

CE QUE NOUS VOULONS : TOUT

SUPPLEMENT AU N° 14

50 C

5 JUIN 71

Grand remue ménage autour de la pornographie ces temps-ci ! Vous croyez peut-être que ROYER, maire de Tours ou CALDAGUES, député UDR de Paris parlent en faveur contre la commercialisation des sentiments, l'exploitation publicitaire du désir et de l'amour ? Voyez ce que dit Royer au "Nouvel Observateur" :

C'est pas politique ça ?

Et Caldagues pose une question émise contre "TOUT" à l'Assemblée Nationale.

Et le juge Sablayrolles fait saisir tout ce qui reste de N°12 de "TOUT" dans les kiosques.

MAIS QU'EST CE QU'ILS ONT CONTRE LA FAMILLE ?

Et des gosses, on en est au point qu'on ne veut pas qu'ils aient la chance de pouvoir faire ce qu'on n'a pas pu faire. Puisque mon père m'a obligé à me soumettre, mes enfants se soumettront.

ça serait vraiment trop affreux si on saupperait tout d'un coup que ce qu'on a fait pendant des dizaines d'années, on ne pourrait pas le faire.

Il faut mieux encore oublier tout ça, obliger les gosses à faire comme nous.

Voilà tout ce que ça che de chantage moral de la famille de la bourgeoisie. La haine comprimee et humiliée, les désirs repoussés.

"La famille est la base de la société" dit Royer, "qui s'appuie sur cette base, s'appuie la société !"

La famille est le premier couvercle à l'ébullition de nos désirs. Celui qui est le plus profondément ancré en nous, parce qu'il utilise notre désir le plus fondamental, notre désir d'amour.

on nous fait croire qu'on aime dans nos familles et c'est l'enfer. Et quand on veut être librement, homosexuels ou non, on devient de front à une.

Chantage à l'amour contre amour et liberté. S'il y a lieu, ce procès contre "TOUT" on expliquera publiquement tout ça, nous profiterons de cette occasion.

A PROPOS VOTRE FAMILLE AVOUS, ELLE MARCHE BIEN ?

Quand on rentre du boulot, on n'est pas mécontent de la retrouver, dit-ils, vous ? Et les gosses, on les aime bien... ALORS, QU'EST LE PROBLEME ?

On est seul dans un monde hostile ou indifférent, où les rapports de fric priment tout, où on ne peut jamais parler à personnes des amonitions qui vous mènent à la gorge, des désirs crépuscules...

Alors on essaie de se constituer un petit univers où on est entre soi. Un endroit où on puisse s'aimer où on puisse se parler ou ce qu'on dit ne soit pas utilisé contre nous.

Comme les bourgeois savent que tout ça a besoin de rapports humains, ils racontent que cet endroit là c'est la famille; ils ne l'ont pas voulu, mais ils l'encouragent.

Hain, voilà : LES FAMILLES S'ECROULENT.

On fond, vous lui parlez souvent à votre femme ?

vos enfants, vous êtes sûrs que vous ne leur en voulez pas d'être là ? Et vous êtes sûrs que vous les aimez ? ou bien ne serait-ce pas plutôt d'habitude de l'habitude de l'habitude comme tout le monde, ces idées que la bourgeoisie utilise pour avoir chaque année des centaines de millions de nouveaux esclaves ?

Et puis vous le savez tous : quand on est agrippé dans une à l'ectoplasme, par le chef de bureau à féliciter ou le prof, ... ça fait du bien d'être le maître quelque part, d'avoir une femme à sa discrétion, des gosses à sa discrétion.

Alors quand on lit la publicité sur la fête des mères, on trouve que la vraie pollution morale est là.

Achetez des cadeaux à votre mère, comme ça vous offrez vos déceptions, l'amour rendu impossible par le système capitaliste.

Et les affaires marchent !

POUR NOUS LA FÊTE DES MÈRES EST PORNOGRAPHIQUE !

## Le maire de Tours

mais l'abus n'est-il pas d'abord dans le déferlement de sexe qui pourrait notre moralité nationale ? Avez-vous vu l'apologie des déviations homosexuelles dans le journal « Tout » ? Moi je l'ai lue et j'ai déposé une plainte contre M. Jean-Paul Sartre. C'est une honte. Je suis un ancien instituteur, j'ai cinq enfants et je pense que le respect de la morale naturelle est le fondement de la société.

— Qu'est-ce que la morale naturelle ?

— Le respect dû aux parents, à la famille, à la propriété, aux rapports de commandement. Tout ce sans quoi une société s'effondre. Tout ce qui est normal. Un homme politique, comme un éducateur, un soldat ou un chef religieux, doit protéger les siens qui ne doivent pas être pervertis. Sinon il n'y a plus besoin d'hommes politiques. Il n'y a plus d'Etat.

NOUVEL OBSERVATEUR  
31 MAI 1971

COMBAT

## POURSUITES CONTRE « TOUT »

La quatrième section du Parquet du Tribunal de Paris vient d'ouvrir une information pour outrages aux bonnes mœurs, en raison des articles et des dessins parus dans le numéro du 23 avril du périodique « TOUT » paraissant tous les quinze jours.

Ce numéro était entièrement à l'homosexualité.

Le dossier a été confié à M. Sablayrolles, juge d'instruction.



Prenez de tout cœur  
Ces Graines de Roses  
Toutes fraîches écloses  
Pour votre Bonheur

Pensez à votre maman

TOUT! n°12 SAISI!  
INFORMATION OUVERTE POUR « OUTRAGE  
AUX BONNES MŒURS » CONTRE SARTRE

AUJOURD'HUI, LA HONTE C'EST PLUTOT  
CETTE FÊTE DES MÈRES BIDON ...

# Fête de

## maman,

Dimanche, c'est la fête des mères. Il y a des années que j'ai renoncé à te le souhaiter, des années que je ne viens plus déposer subrepticement dans ta chambre un bouquet de tulipes roses accompagné d'un petit mot conventionnel travesti en billet doux. Si je t'écris aujourd'hui ce n'est pas pour rétablir ce rite aboli mais pour te dire à quel point j'ai pu le détester, pour te dire aussi à quel point j'ai pu détester le mode de relation que tu as établi entre nous depuis que je sais articuler ton nom, pour te dire enfin à quel point sont misérables les rapports que nous continuons d'entretenir.

Tout ce que tu as voulu faire de moi, je l'ai refusé. Tout ce que tu m'as appris ou presque, je l'ai rejeté. Le peu que tu sais aujourd'hui de mes idées, de mon existence te heurte, te scandalise, te peine même si tu ne m'en parles pas et mes activités ne sont pas de celles dont tu pourrais te rengorger avec tes amies bien pensantes autour d'une tasse de thé. Depuis des années nous n'avons plus rien à nous dire. Pourtant nous nous rencontrons de temps en temps, nous nous disons bonjour, au revoir, nous nous embrassons, nous échangeons des propos anodins. Mais il y a derrière nos baisers, derrière les gestes et les mots que nous avons l'un vers l'autre comme un silence irrémédiable, il y a dans l'affection qui nous lie quelque chose d'amer que rien ne peut effacer, quelque chose qui vient de très loin. Tu comprendras ce que je veux dire quand tu arriveras à la fin de cette lettre.

La fête des mères ce n'est pas la fête de l'amour, ce n'est pas la fête de la mère aimante source primordiale de tendresse, mais la fête des dresseuses d'enfant, la fête des dames-gardiennes de l'institution patriarcale, la fête de toutes les femmes qui ont accepté de gré ou de force de mettre leur immense pouvoir d'attraction affective au service d'un ordre social fondé sur la famille, la propriété privée, l'obéissance au chef, le rendement, la marchandise, le travail sans joie. La fête des mères c'est la fête de la mère-parente telle que le fabrique le pouvoir-mâle, c'est la fête de la mère amère.

Cette mère là tu l'as été pour moi, tu continues de l'être. Ce rôle institué par la société, tu l'as tenu parce que toute l'éducation que tu as subi t'avait préparé à le tenir. Parce que ta mère, ta grand-mère, ton arrière-grand-mère, toutes tes ancêtres l'avaient elles aussi tenu et que tu ne voyais pas de raison de ne pas reproduire « ce qui avait toujours existé et existera toujours ». Tu n'as jamais songé à refuser ce qu'on t'avait présenté comme le destin naturel de la femme. Le métier de mère de famille tel qu'on le pratiquait autour de toi t'apparaissait comme la seule façon de réussir ta vie. C'était ça ou « sécher sur pied » comme tu disais, c'est-à-dire rester vieille fille. Donc tu as cherché un homme à qui te soumettre corps et âme. Un homme c'est-à-dire un « Monsieur bien sous tous rapports » comme il est dit dans les annonces matrimoniales. Un monsieur honnête, sérieux, travailleur, bel homme et qui gagne bien sa vie. Tu l'as trouvé, tu l'as aimé, tu l'aimes encore. Tu lui a fait quatre enfants auxquels tu as voué ton existence entière pendant plus de trente ans. Tu as mis à les élever dans les règles, les principes et les valeurs de la « bonne société » à laquelle toi et mon père vous appartenez viscéralement, toute ton énergie, toute ta fierté, toute ta tendresse. C'est ainsi que nous avons reçu mes frères et moi une éducation exemplaire, bourgeoisement exemplaire. Sur eux l'entreprise a bien réussi, le ciment a pris; ils sont rentrés dans le rang mariés, bien pensants, ils votent Pompidou. Sur moi elle a complètement foiré. J'étais pourtant celui sur qui « on » avait fondé les plus solides espoirs; celui pour qui tu as toujours eu sans trop vouloir le manifester, une très nette préférence. Ce surcroît d'amour n'a cependant pas suffi à me faire oublier le mal que tu m'as fait en acceptant le rôle de mère amère que t'a fait joué malgré toi la puissance patriarcale et terroriste.

Pendant les tous premiers mois de ma vie ce fut entre toi et moi la plus douce des idylles. J'étais ton premier fils, celui que tu désirais depuis toujours; tu étais la source vive de tous mes plaisirs, celle qui calmait ma faim, celle qui réduisait mes terreurs. Tu m'as raconté qu'une nuit, deux mois après ma naissance j'avais poussé dans mon berceau des cris atroces comme tu n'en avais jamais entendu de la gorge d'un bébé. Inquiète tu m'avais pris avec toi dans ton lit, puis tu m'avais tenu douce-

ment pressé contre tes seins. Au bruit du battement de ton cœur, je m'étais calmé. Peu à peu mes cris avaient cessé et je m'étais endormi comme un bienheureux. En ce temps là tout était simple entre nous. Mais ce temps là n'a pas duré. Quand j'ai commencé à essayer mes premiers mots, à faire mes premiers pas, tu as entrepris de me dresser. Tu as entrepris de faire de moi, un enfant obéissant, bien élevé, un fils de ta classe promis au plus brillant avenir. C'est alors que s'est noué le drame, le drame d'une éducation fondée sur le chantage, le plus odieux des chantages; le chantage à l'amour. « Une bouchée pour papa, une bouchée pour maman... » Tu n'hésitais pas à te servir du formidable pouvoir d'affection que tu exerçais sur moi comme d'un moyen de pression pour m'obliger à manger mon tapioca. Si je refusais la cuillère cela voulait dire que je ne t'aimais pas, que je ne méritais pas ton amour. A côté de ton image de mère très douce se dessinait une image de mère amère qui allait petit à petit envahir tout le champ de mon existence sans pourtant effacer complètement l'autre. « Une bouchée pour papa, une bouchée pour maman... » comment ne sens-tu pas ce qu'il y a de monstrueux dans cette formule dont tu usais comme d'une simple recette universellement appliquée. Des recettes de ce genre tu en avais tout un arsenal que tu complétais, que tu perfectionnais, que tu adaptais à mesure que je grandissais. Tu m'avais définitivement condamné à vivre sous le régime de l'amour conditionnel. Si je faisais mon caca en quantité suffisante à l'heure dite, si je ne rongerais pas mes ongles, si je mettais pas mes pieds dans la soupière, si j'apprenais mes leçons, si j'avais de bons points, si j'étais propre, ponctuel, ordonné, obéissant, etc., alors j'étais un bon fils qui aime sa maman et mérite son amour. Si au contraire je bouffais du rouge à lèvres, si je voulais des berlingots, si je crachais sur la maîtresse, si je disais merde à grand-mère, si je me touchais le pipi, si je cassais tout, salissais tout, alors j'étais un sale gosse, un fils ingrat qui n'aime pas sa mère et ne mérite pas son amour. J'étais coupable, je devais avoir honte. Chacune de mes pensées, chacune de mes gestes tu m'obligeais à les vivre en fonction du plaisir ou de la peine qu'il pouvait ou allait te faire. Quant aux plaisirs que je pouvais attendre de toi, ils n'étaient pour la plupart que des récompenses de ma bonne conduite. Quand j'étais premier en classe tu m'emmenais au Châtelet. « Chasseurs d'images », « Violettes impériales », « l'Auberge du Cheval Blanc », « Mexico »... Tu te rappelles, ces heures de fête, ces heures exquisées où tu redevais ma mère très douce parce que j'avais bien travaillé à l'école.

\*\*\*\*\*

## ŒDIPÉ MARCHAND

\* EVEIL DE BERNAY jeudi 27 mai 1971 \*

Adorables, les petites chemises de nuit et les déshabillés exposés en vitrine chez M. Thomassin, vêtements rue Thiers. Des blanches, des bleues, des roses, des petites fleurs: tout cela est très joli et très tentant. J'ai remarqué un ensemble très frais et très fleur bleue (parfait pour mon tempérament) qui me ferait bien plaisir. C'est bientôt la fête des mères. Pourvu que mon mari ou mes enfants lisent la rubrique!

## Madame EVEIL

Comprends-moi bien, maman, ce n'est pas à toi directement, à toi seule que je m'en prends mais à un ordre de chose, à un mode relation qui te dépasse mais qui sont tellement enracinés dans ton corps que tu les as reproduits et fait fonctionner spontanément sans t'en rendre vraiment compte. Le chantage à l'amour que tu as, pendant des années, exercé sur moi, ce n'est pas toi qui l'a inventé. C'est le chantage de toute une société ou plutôt de tout un pouvoir social qui exerce son emprise dans le plus vil de notre corps, dans le plus indéchiffrable de notre être afin de maintenir un certain ordre de domination et de reproduire les conditions matérielles physiques et psychiques qui la rendent possible.

Quand il s'est agit de mes études et de mon avenir tu as repris spontanément à ton compte tous les impératifs de ce pouvoir social. Les termes du chantage se sont élargis mais c'était toujours le même chantage. Tu voulais que je devienne « quelqu'un », tu voulais que je réussisse, que « j'arrive », que j'ai une position brillante dans l'échelle sociale. Tu rêvais que je sois plus tard super préfet ou ambassadeur. Si tu rates tes examens, me disais-tu, tu seras un raté, un laissé pour compte. Si tu ne travailles pas comme une brute, tu auras une situation de quat'sous, tu seras un minable, un agri, un déclassé, tout le monde te tournera le dos, se foutra de toi... Tu m'as répété ces litanies et bien d'autres pendant des années. Aujourd'hui j'ai tenté ans, je n'ai pas de situation, je travaille pour la Révolution.

GEORGES.

## maman,

Dimanche prochain, c'est la fête des mères. Moi, honnêtement, j'aurais préféré t'oublier, mais c'est impossible. Toute une machine de publicité se déchaine pour me rappeler ma condition d'Œdipe frustré. Il y a cinq ans qu'on ne se voit plus et chaque jour, pour moi, ton image devient plus lointaine. Il ne me reste de toi que tes grands mots: « On n'a jamais qu'une mère! ». Heureusement! Pense à ce qui serait arrivé si j'avais dû vivre avec deux ou trois personnes comme toi, qui ne se trompent jamais et qui ont le privilège de la vérité absolue... Adieu, maman... Je continue à cultiver mes vices et à lutter pour la révolution qui t'écartera de la face de la terre.

ANDRÉS.



## ma chère maman,

A l'occasion de la Fête des Mères je t'écris une petite lettre. Quand je ne t'ai pas écrit tu m'as reproché que je ne pensais pas assez à toi. Ce n'est pas vrai, mais tout le monde m'a appris à cacher ce que je pense, toi aussi d'ailleurs, à ta façon.

Comme des millions de mères tu attends que je te dise que je t'aime. Alors je te le dis, je t'aime, comme papa, je voudrais dire plus que papa, mais tu n'as pas assez répondu à mon amour. Déçu de l'incompréhension de ton mari tu t'es approchée de moi, mais c'était déjà trop tard, j'étais ce que vous aviez fait de moi, déjà froid et méfiant. Tu m'as un peu réchauffé parfois, mais en même temps tu continuais à m'enseigner et à me faire enseigner la norme, tu as tenté de me consoler des agressions de tous ces maîtres d'école ou d'ailleurs, mais dans le fond tu étais leur complice, tu leur donnais raison sur le fond, de toutes façons tu me les a imposés, en m'expliquant parfois comment tu avais souffert comme moi, mais en me disant d'accepter.

Quand je sortais de la « normale » tu m'as fait croire que j'allais devenir fou, être rejeté de tous, mis dans un trou noir, alors j'ai eu peur et j'ai essayé de rentrer dans le rang, comme tout le monde, disais-tu. Mais non, tu savais bien que « tout le monde » n'était pas comme on t'a forcé à être, comme tu as voulu me forcer à être, « pour mon bien ».

On a voulu te casser tes désirs, te les faire oublier, te les faire détester, et bien que tu ne les aies pas vraiment oubliés tu veux me les faire oublier, mais j'ai un zizi, tu le sais bien, et pas seulement pour me marier et faire des enfants le soir après le travail, pas seulement pour faire pipi et fonder une famille que j'élèverai honnêtement.

Tu as fini par t'en persuader toi de « Travail, Famille, Patrie »? Non? Alors pourquoi tu me les a racontés ces salades? Pour t'en persuader toi-même? Tu as voulu ménager la chèvre et le chou, mon père et moi, la vie et la morale ambiante. Tu m'as dit qu'il « fallait » que j'aime mon père, pour que la famille reste soudée, parce que c'est bien comme ça, que c'est « le bien » et qu'en plus c'est la seule solution.

Tu n'avais pas d'autre solution... Bien sûr, tu étais coincée, avec des gosses « à élever » sans qualification professionnelle, parce que ta famille t'avais faite pour être une « mère de famille », une « bonne » mère de famille et rien d'autre.

Tu as voulu faire de moi un « bon » père de famille, meilleur que mon père bien sûr, qui n'est pas un bon père, parce qu'il n'est pas arrivé lui non plus à réprimer complètement ses désirs. Je ne veux pas être un bon, ni un mauvais père de famille. Tu veux que j'aime mon père? Je ne le déteste plus, parce qu'il ne m'opprime plus. Je ne dépends plus de lui matériellement, mes pauvres désirs ne dépendent plus de son bon plaisir. Si pourtant, il continue encore à être le flic dans ma tête quelquefois. Il continue à me dire: si tu ne travailles pas, tu sera privé de dessert, comme tu continues à me dire: si tu fais ça je vais pleurer. Ne pleure pas, je veux vivre. A toi aussi de vivre, je suis avec toi.

JULIEN.

Fêter ma mère en tant qu'elle est une mère, en tant qu'elle est ma mère, moi, son enfant, sa fille. T'acheter des fleurs exprès ce jour-là pour t'entendre dire: « C'est une dégénérée, mais elle a bon cœur. Justement, ce jour-là, elle n'a pas oublié que je suis quand même sa mère. » Non. Je ne veux pas rentrer dans ton jeu. Avant, j'avais tellement besoin d'amour, tellement besoin d'être aimée fort, fort, que je m'ingéniais dans mon petit cerveau, à inventer les cadeaux les plus merveilleux pour que tu m'aimes. Après, je t'ai haïe, je me suis révoltée, je suis partie, mais quand je revenais, je t'apportais des fleurs et tu ne me disais rien.

Un jour, je suis arrivée avec une magnifique boîte de chocolats. Tu me les a jetés à la figure. Les cadeaux, c'est bon quand ça signifie quelque chose. Quand tu projettes sur ton gosse toutes tes illusions et qu'il les réalise, tout va très bien. Le cadeau qu'il te donne, tu le reçois comme une récompense pour tes efforts.

Et tu t'enfonces dans ton rôle de mère « méritante »: « à moi la médaille », et tu te sens tellement émue que tu voudrais qu'il « réussisse » mieux que toi, ce petit malléable si plein d'espérances et si entouré de dangers. Merci, maman.

Dialogue de sourds entre des gens qui jouent des rôles. Quand je suis partie et que je pensais à toi, j'avais tellement mal au ventre que je pleurais toute seule, parce que je revois ton visage angossé de femme qui n'a rien compris, qui s'est toujours refoulée, à tout refoulé et a voulu nous refouler, nous, ses enfants, parce que « c'est normal ».

Tu n'as pas compris notre « envie de vivre », de ne pas être tenu. Pour toi, on a tout gâché, on t'a désespéré jusqu'à la fin, et tu as peur de te retrouver seule.

Pourtant, tu as beaucoup changé depuis sept ans. Ce que tu as imposé à ma sœur plus grande, tu ne me l'as pas imposé. Mais tu as peur d'aller jusqu'au bout. Tu deviendrais folle si tu prenais vraiment conscience que toute ta vie n'a été qu'un mensonge que tu as subi.

Non, je me suis entièrement détachée de toi. Je ne veux pas fêter ta misère de mère trahie.

Si je vais à la campagne et que je cueille des fleurs, je t'en donnerai si je passe par chez toi, mais j'en donnerai à d'autres, comme ça, pour le plaisir.

Si je fais mon grand voyage cet été, je t'envoierai une carte postale avec de la mer et des bateaux dessus, parce que tu aimes les bateaux; non pas comme un devoir de fille à sa mère, comme ça, pour le plaisir.

Je n'ai plus rien à te dire. Mais je pense te sourire comme ça parce que je t'aurais rencontrée au coin d'une rue, comme je souris aux gens que je rencontre au coin des rues.

CHRISTINE.

## maman je t'aime,

et j'aime venir doucement derrière toi t'embrasser dans le cou; et j'ai envie souvent de te prendre dans mes bras et de te faire tourner comme si nous dansions.

Je t'aime parce que tu as essayé tout le temps où tu m'as élevée de ne pas me châtrer comme tu l'as été toi-même pendant toute ta jeunesse. Tu as essayé de ne pas m'imposer les valeurs traditionnelles du vrai et du faux, du bien et du mal. Tu m'as écoutée parler sans penser à priori que j'avais tort — comme il est dit qu'une enfant a toujours tort face à l'adulte.

Nous avons vécu des années d'amour, d'entente, de compréhension, de complicité.

Quand j'étais gosse, nous dormions blotties l'une contre l'autre, et nous prétextions que nous partagions notre chaleur contre le froid ambiant.

Puis, j'ai grandi; et l'influence du monde social s'est imprimée en moi. Quand nous dormions, je m'éloignais loin de toi dans le lit, je n'osais pas t'approcher, et quand tu voulais me caresser, je me braquais. Alors tu n'as pas insisté.

Peu à peu, nous avons perdu tout contact physique; pendant toute une période je ne t'embrassais même plus pour te dire bonjour.

Tu souffrais de ma froideur, je le sentais bien. Mes contradictions internes, mon refus de l'homosexualité, mon refus de l'inceste, se sont traduits par une répugnance physique et générale vis-à-vis de toutes les femmes, et par une animosité féroce vis-à-vis de toi.

Depuis que j'ai compris ça, je suis revenue te voir, j'ai recommencé à t'aimer, et j'ai eu à nouveau envie de t'embrasser. Pourtant je n'ai pas encore osé t'en parler.

Et si nous arrivions à en parler un jour?

Jusqu'où iraient nos désirs? Jusqu'où iraient la réalisation de nos désirs jusqu'ici refoulés?

ISABELLE.

Protéger un autre être, une femme par exemple, serait l'inciter, dominer, à avoir peur dans le noir, à laisser une bonne main virile et protectrice pour traverser le boulevard ou descendre un bocal réticent... Une femme qui fait envie aux autres hommes a toujours raison aux yeux du slem. Elle le flâte. Elle le valorise. (6 contrats pour retirer un homme. Ambre)

Pour moi, plus j'y pense et moins je puis me rendre compte hors de la famille et du ménage de la destinée de la femme... En quoi le rôle de la femme chargée de la conduite du ménage est-il inférieur à celui de l'homme? La fonction propre et à l'épargne est-il le commandement de l'atelier, c'est-à-dire le point de la production et de l'échange? Le mariage, organe naturel et mille point de justice est la base de la société. (P. J. Proudhon, 1840 et 1875)

Depuis longtemps la liberté de notre société a été érodée par un libéralisme sournois dans les domaines législatifs, juridiques, familiaux, universitaires. (Richard Nixon, 1969)

En désignant le couple et la famille comme structures contraignantes, l'idéologie bourgeoise détourne la révolte de l'individu opprimé (et du jeune en particulier) vers un ennemi imaginaire... Le thème de la liberté sexuelle appartient à l'arsenal idéologique de la bourgeoisie. (Docteur Malawof, psychiatre, l'Humanité, 18 sept. 1969)

Les mères feront largement confiance au candidat du parti communiste Duclos. Elles reconnaissent le meilleur défenseur de la famille... Avec tous les travailleurs, tous les démocrates, les mamans voteront Jacques Duclos. (tract électoral section de Malakoff du PCF distribué pendant la dernière campagne présidentielle.)

Nous sommes contre la multiplication des divorces... Pour nous, communistes, la question fondamentale demeure la sauvegarde de la famille. (Enrico Berlinguer, secrétaire général du Parti communiste italien, 1970).

La famille est la mieux placée pour résister aux ébranlements, parce qu'elle est fondée sur la nature, sur la loi de l'espèce... La famille, cadre traditionnel par excellence, est pourtant mieux adaptée et la plus nécessaire pour aider à surmonter certaines contradictions fondamentales de notre société. (Georges Pompidou, 1970).

C'est aussi la majorité silencieuse du pays qui a la volonté de défendre la société démocratique libérale, fondée sur la libre initiative, les libertés publiques, et la propriété privée. (Raymond Marcellin, 1970).

La propriété et la famille sont indissolublement unies, en détruisant l'une le communisme détruit l'autre, et abolit les plus nobles sentiments de l'âme humaine. (Adolphe Thiers, 1870)

# Les Mères

pas dit comme ça, mais des mille façons qu'ont toutes les mères pour faire comprendre « ça » à leurs enfants. Bien sûr, à ce moment-là je ne savais pas ce que je faisais. Tu me torchais, m'habillais, me donnais à manger, tu étais la seule personne qui m'aimait surtout. Alors je n'ai pas hésité, je n'ai même pas pensé, je ne savais pas à cet âge-là l'avais besoin d'être aimée. Seulement ça m'est resté, j'ai toujours peur qu'on ne m'aime pas telle que je suis, alors je suis ce que les autres veulent de moi.

Pourtant, j'aimerais tant qu'on m'aime sans conditions, pour ce que je suis, moi. Vous n'avez pas un peu peur que je ne vous aime parce que j'ai besoin de vous ? Bien sûr, vous savez bien qu'il n'y a pas que ça, que je vous aime aussi parce que nous avons beaucoup de points communs. Je vous ressemble, puisque vous m'avez faite à votre image.

Toutes ces choses que je voulais être et que vous ne vouliez pas parce que vous ne pouviez pas. Vous aviez trop peur. Allez d'autres personnes que vous, quel danger, quel vol je vous faisais ! J'avais le droit d'avoir des amies mais il ne fallait pas qu'elles viennent à la maison. Accepter des « invitations » : non point, il aurait fallu « rendre ». Lire, écouter de la musique, dessiner, faire de la danse... si tu veux, mais pas d'argent pour ça : ça ne nous intéresse pas, nous ! Et si je me montrais un peu trop affectueuse, vous me ridiculiez. A 6 ou 8 ans, je montrais un peu trop mon amour pour mon père, alors vous m'avez surnommée « cucul moignon », ce qui signifiait : tu es cucul parce que tu trouves ton père mignon. Mignon mon père ! Je l'aimais, je m'accrochais à son cou, je lui enlevais ses chaussures, je lui disais des choses gentilles. Mais j'étais déjà trop grande pour ces singeries, et puisque c'était ridicule, j'ai

eu honte et je n'ai plus jamais osé montrer à personne que je l'aimais, puisqu'ils ne pourraient que se moquer de moi.

Plus tard, je sentais que j'étouffais, que mon moi, ma capacité d'aimer, d'être aimée, d'espérer, de jouir de la vie allait croquer, étouffer. Tu étais une pieuvre aux multiples tentacules. Si je me défaisais de l'une, plusieurs autres m'agrippaient aussitôt, collaient leurs ventouses, me suçaient la vie, petit à petit. Pendant plusieurs années, j'ai cru que je ne m'en sortirais pas, que je serais vidée complètement. Si j'arrivais jamais à être enfin libre. Chaque fois que j'exprimais un désir, c'était : « Quand tu auras 21 ans, tu pourras faire ce que tu veux, je ne serai plus responsable de toi. Je savais bien que tu ne t'étais pas crevé la peau tout ce temps pour qu'ensuite je fasse le contraire. Mais cela signifiait quand même que tu ne m'aimais pas pour moi mais pour la bonne conscience. Longtemps tu m'as demandé des comptes : s'il y avait la moindre contradiction, j'étais prise en flagrant délit de mensonge, de trahison.

Après, j'ai compris que tu me demandais tout ça parce que simplement tu vivais par moi. Intermédiaire, toi, claudrate volontairement dans ta maison, ton cocon. Tu avais trop peur des Autres. Quand je te vois encore tu me rends malade tellement tu es mal à l'aise, réprimée, enfermée dans les conventions auxquelles tu ne crois plus assez.

Je voudrais pouvoir te dire de vivre enfin ce que tu as envie, d'être gaie, d'aimer et d'être aimée sans conditions, sans conventions. Tu te casses la queue parce que tes enfants s'en vont, ils ne veulent plus vivre comme toi. Ils t'en veulent parce que tu as contribué à tuer en eux ce qu'il faut pour vivre : l'imagination, la confiance, la capacité d'aimer sans peur et sans chaînes : les enfants devaient vivre pour leurs parents et les parents pour leurs enfants. Mais j'ai rompu le contrat. Je veux vivre tout court, pour moi et avec les autres. Libérer l'amour.

AURORE.

**Maman,** je t'appelais lorsque j'avais envie de me foutre de ta gueule.

Jamais je n'aurais osé ni te le dire ni même te l'avouer. Les grands « principes » de la morale bourgeoise (respect, obéissance, etc.) étaient, déjà, si ancrés dans ma tête que jamais je n'aurais imaginé pareille révolte.

Parfois consciemment, parfois inconsciemment, tu as essayé de me donner un univers sécurisant avec ses besoins et ses rites. Tu as sans doute pensé que j'avais besoin de choses qui reviennent à date fixe comme les fêtes de famille ou comme le fait qu'on se fasse des petits cadeaux. Tu as sans doute pensé que j'avais besoin de cette espèce de déroulement immuable de la journée et de l'année. Tu as cru me donner une impression de sécurité.

Tu as voulu « m'aider », me « guider », mais tu m'a poussé, tiré, vers ce que tu jugeais « bien ».

Tout à tour héros (ma première dent), marionnette, (c'est-à-dire objet), mari-enfant puis enfant-mari, tu as voulu très tôt me préparer à l'étape de rentrée dans un monde d'adulte que je rejettais et qui n'était pas le mien.

Tu m'as acheté avec TON fric, avec TES sentiments, avec TON chantage. Tu m'as soigné alors que je n'étais pas malade, tu m'as acheté alors que je n'étais pas à vendre.

Tu as rejeté sur moi TES préoccupations économiques et familiales du

couple que nous formions à la mort de TON mari. Ces problèmes que tu ne voulais pas résoudre sous prétexte d'avoir besoin d'un « homme », tu les as rejetés sur un enfant. Ces problèmes causés par la voracité capitaliste de ton mari auxquels j'ai refusé de m'intéresser, ont prouvé que j'ai refusé d'être TON homme.

J'ai refusé de te faire l'amour. J'ai refusé « de réussir, de devenir un homme sérieux, de m'installer ». Aujourd'hui je suis grand et pas plus qu'il y a vingt ans je ne peux t'aimer. Longtemps tu m'as empêché d'aimer, d'aimer d'autres que toi-même.

Tu as raté ta vie de femme et de mère. Comme tu dois être triste !!! Et pourtant je te trouvais belle. Tes yeux et la couleur de ta peau blanche parsemée de taches de rousseur m'ont longtemps fait rêver. J'aurais voulu être heureux avec toi dans un bonheur que j'aurais choisi moi-même et que j'aurais exprimé avec les mots, les gestes et les sentiments propres à mon amour.

Et pourtant merci !!!

Merci de m'avoir montré ce que je hais maintenant le plus au monde. Je comprends mieux et surtout je ressens mieux pourquoi je veux détruire et brûler ces lieux et ces vies qui m'ont fait souffrir.

Jamais je ne pourrais plus faire souffrir un enfant.

Le jour où nous prendrons les fusils, nous tuerons tous les tiens. Je ne pourrai pas te tuer mais si ce n'est pas moi ce sera un de mes frères.

WILLIAM.



## maman, je t'aime beaucoup

que tout au monde. Mais je sais que je ne peux pas te le dire sans que cela rende le passé insupportable.

Pas le passé de l'enfance où je t'aime de tous les souvenirs, de la proximité de ton corps, de la maison à glycine et tilleul, de me promener avec toi à la tombée de la nuit, des groseilles, des étés brûlants où on se promenait, de la douceur de sa maison... Mais de l'enfance d'après quand

je te piquais de l'argent que je savais que tu le savais et que nous ne pouvions pas en parler. Quand je crevais d'ennui et que je ne t'en parlais pas et que ça n'aurait servi à rien. Ce que j'étais, ce que je vivais, les plaisirs en dehors de toi, ça ne se faisait pas d'en parler. On s'est écarté l'un de l'autre, parce que c'était ton rôle de m'« élever ».

Tu acceptais d'être l'instrument d'une société où ce qu'on dit on ne le fait pas et ce qu'on fait on ne le dit pas.

Et cette séparation brime mon amour, mes souvenirs, mes desirs... Je sais de mai 68 que quelque chose a un peu changé. Je sais que ce n'est pas seulement un problème entre toi et moi.

J'espère pour nous la Révolution avant que tu sois morte.

JOSEPH.

## chère maman,

C'est la première et la dernière lettre que je t'écris de ma vie et tu ne la recevras jamais parce que je ne l'envoierai pas. Je n'ai pas tellement de choses à te dire. Au moins une : personne ne me manque autant que toi. C'est à cause de toi que j'ai peur des femmes ou plutôt de leur sexe. C'est à cause de toi que si longtemps je me suis senti mal-aimé et qu'aujourd'hui encore il m'arrive de me consoler tout seul. C'est à cause de toi et pour mettre quelque chose à ta place que j'ai essayé de créer et de lutter.

Ma vie s'est faite sans toi, mais elle est construite entièrement sur ton absence. C'est pourquoi je ne peux pas t'écrire une lettre tendre, une lettre joyeuse, une lettre de rancune ou une lettre d'amour, comme le feraient à leur mère, mes parents, mes amis ou mes camarades.

Je ne vois plus ton visage, je ne me sens plus dans tes bras, j'ai oublié l'odeur de ta peau. Mais à toi je peux te dire : je déteste les mères, ces gardiennes du passé, ces protectrices de la faiblesse, ces monstres de sacrifice, ces soldats de la famille. Je ne crache pas sur elles, mais je crache sur ce qu'on les oblige à faire, sur ce qu'on a fait d'elles.

Toi, ce n'est pas pareil : je t'embrasse et je te caresse. Toi au moins, tu n'as pas eu le temps de devenir une mère. Tu es morte peu de temps après m'avoir mis au monde. Je t'aime et je te cherche.

CHRISTIAN

**chère maman,**

Je ne t'ai pas dit « chère maman » depuis l'âge de 7 ou 8 ans et je m'aperçois que la haine s'est installée si profondément entre nous qu'il m'a été impossible de manifester la moindre tendresse réelle à ton égard. Tant pis, je vais essayer pour la première fois en vingt ans de te parler.

Ce matin, j'ai ouvert France-Soir à la page 9 : à côté de deux brefs

articles sur la grève à Renault (« A Billancourt, les gardiens de la Régie ont repris la place des piquets de grève » et « Après 26 jours de grève, Le Mans reprend mais certains sont amers. ») Il y a sur les trois quarts de la page, une publicité pour la fête des mères faite par le Printemps. Une énorme photo : la grand-mère, la fille, les deux petites filles et une poupée. Toutes souriantes, bien entendu. Et dessous, ceci :

• Puis, une maison, toute une maison de cadeaux, une « maison en fête » pour la Fête des Mères : une cuisine de cadeaux, une salle de séjour de cadeaux, un jardin de cadeaux, une salle de bains de cadeaux... Bref, une idée du Printemps pour la Fête des Mères qui vous permettra de trouver de 10 à 150 F, le cadeau-preuve-d'affection. Venez vite au Printemps, c'est le royaume des cadeaux qui font plaisir aux mamans. Et une maman, ça compte !

Je lis tout ça et (tant pis si c'est une « réaction émotionnelle » donc peu « virile »), ça me fait vomir.

Malgré tout ce que je sais du système de manipulation perfectionné qu'est le capitalisme, ça me fait encore vomir chaque fois que je tombe sur un exemple si précis de l'exploitation d'un désir, d'un sentiment, d'une ambivalence affective et leur inévitable transformation en marchandise. Ce qui me fait vomir aussi, c'est que toi, tu as toujours refusé d'en prendre conscience. Le capitalisme, la chosification, tu ne veux pas en entendre parler. Tu continues de rêver qu'un jour je me calme, je m'adapte, je me normalise et que, par miracle, j'entre (« les yeux fermés » comme il se doit) au Printemps t'acheter un cadeau ainsi que France-Soir me dit de le faire, que je l'enveloppe dans du beau papier et que je t'apporte en te disant « Bonne Fête, maman » comme le font tous les enfants « normaux », ceux qui « alimentent leur mère »... Je vois d'ici tes yeux pleins de pardon : « C'est quand même un bon fils ! ». Mais tu ne rêves qu'à moitié car tu sais ce que j'en arriverai jamais. Déjà quand j'étais petit je ne te demandais pas de fric comme le faisaient les autres enfants pour aller t'acheter un cadeau avec ton propre fric.

Je sais, c'est l'intention qui compte, c'est « la preuve d'affection ». En fait, c'était établir un rapport marchand (un de plus !). Je ne te donnais de poème et de dessin pour la fête des mères que contraint et forcé par la maîtresse d'école. La fête des mères, ça n'existait pas pour moi. Donc, pas de moulin à café pour maman, pas de cravate pour papa, pour leur fête. Rien. On ne fait pas de cadeaux à ses ennemis. On ne donne pas de tendresse à des gens dont l'image évoque des années de souffrance, de tristesse. Pour moi, vous avez été, durant mon enfance, la froideur même. Vous étiez frappés d'anesthésie psychique et physique à mon égard : vous m'avez dénié, repoussé, mis au vert, fait enfermer comme un gèneux. Je ne cadrais pas dans la bonne petite existence pépère qui était et qui est toujours la vôtre. Je n'acceptais pas ou très mal la répression, l'étouffement, la castration, chez vous, dans les nombreuses écoles ou pensionnats qui m'ont jeté dehors et, enfin, en maison de redressement « psychopédagogique ». Justement, la directrice de cette maison-là n'y allait pas par quatre chemins, elle nous disait : « Vous ne sortirez d'ici que lorsque vous aurez fait de bons bourgeois, pas avant ! » Dans mon cas et dans celui de quelques autres pensionnaires, ça a échoué. Mais dans quelle angouisse, et à quel prix !

Aussi loin que je me souviens, à part de très rares et très brefs instants, il y a toujours eu la guerre à couteaux tirés entre nous. Combien de fois m'as-tu hurlé : « Je ne suis plus ta mère ! » ou bien « Pourquoi ai-je mis au monde un enfant pareil ? ». Je sais bien qu'à 20 ans de distance, ces paroles sont dérisoires, mais dans la tête d'un enfant, elles éclatent comme la balle dum-dum du désespoir et du meurtre. Tu m'as catalogué dès cet âge-là comme un « crétin », un « fou », un « anormal », un « inadapté »... et je suis devenu tout cela. Au fond, si j'avais l'esprit logique, je devrais te remercier de m'avoir par l'absurde forcé dans la voie de la révolte. C'est à partir de là, une fois le désespoir surmonté (mais ça m'a coûté des années de souffrance muette de peur d'être vraiment « fou ») j'ai pu assumer ma révolte et commencer de consacrer mon énergie à changer la vie à la mesure de mes désirs et de ceux des autres. Je n'y suis pour rien si tu t'es exclue du processus de changement concret de cette société qui m'est totalement insupportable à force d'oppression dans son état actuel. Je n'y suis pour rien si, toi, tu la trouves supportable, et même agréable, cette vie de robot programmé d'avance que tu mènes avec ta voiture, tes manœuvres, tes petites vacances à Cannes, ta bonne, ton idéologie de la propriété, de la propriété et de la réussite sociale, ton empereur de mari et ton fils qui est parti en ressentant du dégoût pour tout ce que tu aimes.

Tes parents à toi étaient très pauvres et tu as beaucoup souffert de l'oppression patriarcale. Cela n'empêche pas que tu sois fière d'avoir accès à la classe dominante et possédante, fière de vivre « pour le meilleur et pour le pire » comme toutes les femmes de bourgeois doivent vivre : contentes de leur sort, en apparence.

Je sais que tu es venue une ou deux fois à la Sorbonne, en mai 68. Je n'y étais pas. J'étais quelque part en train de me battre sur une barricade, à Flins ou à Beaulieu. J'apprenais à faire des cocktails Molotov et à surmonter ma peur de les lancer sur les flics. J'étais là, pleurant (mais de joie éclatante) quand la Bourse a cramé, le 24 mai. Et puis ça continue, tu comprends ? Non seulement le craquement est définitif mais il s'accroît chaque jour, entre le Vieux Monde où tu habites et l'autre. Maintenant, les luttes sociales prennent partout des formes violentes, relativement nouvelles et illogiques, difficiles à comprendre même pour nous. Tout ce que nous savons, c'est que ça continuera jusqu'à ce que la vraie vie soit possible pour tous, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'exploiteurs ni de propriétaires, donc plus d'esclavage, jusqu'à la fin de la répression, jusqu'à ce que les enfants et les parents, par exemple, puissent avoir de réels rapports d'amour, fondés ni sur la propriété, ni sur la domination. Nous voulons créer un nouveau système de rapports humains qui permette aux désirs réels de s'exprimer sans être châtrés, chosifiés, qui permette de dire à une ou plusieurs personnes : « Je t'aime » sans que cela doive les accaparer ou les manipuler. Nous ne voulons plus être victimes de la dialectique du maître et de l'esclave sur laquelle est fondé le Vieux Monde fasciste et stalinien du travail, de la famille, de la patrie. Nous sommes des communistes, des communistes au sens plein du mot, justement parce que nous refusons de nous adapter à la pourriture capitaliste. Que tout ceci soit du délire pour toi comme pour la plupart des gens de TA classe (je dis bien TA classe, car pour elle je suis un traître, un déserteur, quoi qu'en disent les staliniens qui nous reprochent d'être vos enfants, au lieu d'être des fils d'ouvriers, mais le moins qu'on puisse dire est que cela fut indépendant de notre volonté !) que tout ceci n'ait pas de sens pour toi, je le regrette mais en fin de compte, c'est tant pis. On vivra et on vaincra quand même. Ce n'est pas la peine d'espérer de quel- qu'un que tu as toujours considéré comme un « fou » se soumettre miraculeusement à la « raison » capitaliste, aille bien sagement au Printemps pour se faire pardonner et t'acheter le petit cadeau dont tu rêves. Le seul cadeau que je puisse te faire c'est de ne pas vous tuer, toi et mon père, qui avez tous les deux mené une existence qui est pour nous l'image même de la non-vie et de l'horreur. Je t'embrasse, mais de loin.

SIMON.



Moi qui étais habituée aux petits calibres, j'ai hurlé quand il a voulu me pénétrer pour la première fois. J'ai cru qu'il me déchirait le ventre. Mais j'ai bien cru tourner de l'œil. Il est allé de plus en plus fort. Et il s'amuse à m'embrasser les matins. Fernand maintenant guette le départ de Jean-Charles, il attend encore à l'entrée des premières caresses, la bouche ouverte. (Paris Hollywood, 1971)

Une fois bien en place, ses petits doigts s'agitent et me font tellement plaisir que je ne pourrais m'empêcher d'aller-retour me faisant tellement plaisir j'ai bien cru aller vers la fin. Au moindre enfoncement, je suis tout à fait verte. Et je l'attends encore à l'entrée des premières caresses, la bouche ouverte. (Paris Hollywood, 1971)

Les femmes du président ont beaucoup de succès. Pourquoi ? C'est simple. Elles sont sûres d'eux-mêmes. Elles sont sûres de leur « image ». Elles ont 28 ans ou 48 ans, mais ce qui compte, c'est qu'elles ont le charme d'une jeune fille. (Sigmund Freud, la vie sexuelle)

Tous les garçons se feraient mariner s'ils savaient la séduction étonnante que se dégage d'un barreau de tourterelle dans l'eau. Ils pourraient demander ce qu'ils veulent à l'escalier... Le courage n'attrape pas les femmes dans les temps préhistoriques, quand les hommes avaient abattu une bête et la dépeçaient, les femmes regardaient de loin, et suivaient celui qui avait le plus gros morceau.

« Comment me trouves-tu ? Crois-tu que je serais assez belle pour poser pour les soutiens-gorge Aubade ? — Oui, je t'aime, toi, ton regard, tes cheveux, et ton soutien-gorge discret. »

(Légende d'une photo publicitaire représentant un couple au lit, parue dans ELLE)

Qu'elle menât à des excès où qu'elle suscitât des jalousies, la beauté s'est toujours assortie de tragédie comme si l'injustice qu'elle représentait appelait au châtement. « Je ne crois guère, dit Baudelaire, à un type de beauté où il n'y ait du malheur. »

Ambre, le magazine de l'amour tient à rendre un hommage tout particulier à ce délicieux roman d'amour qui s'intitule très simplement et très gentiment Love Story.

Il faut que les parents se décident à rétablir la notion d'autorité chez eux pour ne pas avoir demain à la sauver dans la rue. Il faut que dans les lycées, les responsables et les professeurs s'efforcent de faire preuve d'autorité.

Michel Drancourt (Alerte sur les lycées, « Entreprise », journal patronal).

Je veux rendre toute puissante l'influence du clergé, parce que je compte sur lui pour propager cette bonne philosophie qui apprend à l'homme qu'il est ici bas pour souffrir et non cette autre philosophie qui dit au contraire à l'homme : jouis !

(Adolphe Thiers, 1849)

# Fête des Mères

Fêter ma mère en tant qu'elle est une mère, en tant qu'elle est ma mère, moi, son enfant, sa fille. L'acheter des fleurs exprès ce jour-là pour l'entendre dire : « C'est une dégénérée, mais elle a bon cœur. Justement, ce jour-là, elle n'a pas oublié que je suis quand même sa mère. » Non. Je ne veux pas rentrer dans ton jeu. Avant, j'avais tellement besoin d'amour, tellement besoin d'aimer, d'être aimée fort, fort, que je m'ingéniais dans mon petit cerveau, à inventer les cadeaux les plus merveilleux pour que tu m'aimes. Après, je t'ai haïe, je me suis révoltée, je suis partie, mais quand je revenais, je t'apportais des fleurs et tu ne me disais rien.

## maman je t'aime,

Un jour, je suis arrivée avec une magnifique boîte de chocolats. Tu me les a jetés à la figure. Les cadeaux, c'est bon quand ça signifie quelque chose. Quand tu projettes sur ton gosse toutes tes illusions et qu'il les réalise, tout va très bien. Le cadeau qu'il te donne, tu le reçois comme une récompense pour tes efforts.

Et tu t'enfonces dans ton rôle de mère « méritante » : « à moi la médaille », et tu te sens tellement émue que tu voudrais qu'il « réussisse » mieux que toi, ce petit malleable si plein d'espérances et si entouré de dangers. Merci, maman.

Dialogue de sourds entre des gens qui jouent des rôles. Quand je suis partie et que je pensais à toi, j'avais tellement mal au ventre que je pleurais toute seule, parce que je revoyais ton visage angossé de femme qui n'a rien compris, qui s'est toujours refoulée, à tout refoulé et à voulu nous refouler, nous, ses enfants, parce que « c'est normal ».

Tu n'as pas compris notre « envie de vivre », de ne pas être tenu. Pour toi, on a tout gâché, on t'as désespéré jusqu'à la fin, et tu as peur de te retrouver seule.

Pourtant, tu as beaucoup changé depuis sept ans. Ce que tu as imposé à ma sœur plus grande, tu ne me l'as pas imposé. Mais tu as peur d'aller jusqu'au bout. Tu deviendrais folle si tu prenais vraiment conscience que toute ta vie n'a été qu'un mensonge que tu as subi.

Non, je me suis entièrement détachée de toi. Je ne veux pas fêter ta misère de mère trahie. Si je vais à la campagne et que je cueille des fleurs, je t'en donnerai si je passe par chez toi, mais j'en donnerai à d'autres, comme ça, pour le plaisir.

Si je fais mon grand voyage cet été, je t'envoierai une carte postale avec de la mer et des bateaux dessus, parce que tu aimes les bateaux ; non pas comme un devoir de fille à sa mère, comme ça, pour le plaisir. Je n'ai plus rien à te dire. Mais je pense te sourire comme ça parce que je t'aurais rencontrée au coin d'une rue, comme je souris aux gens que je rencontre au coin des rues.

CHRISTINE.

## « maman »,

J'ai perdu l'habitude, en quittant la maison, de te souhaiter la fête des mères avec un bouquet de fleurs ou un petit cadeau. C'est peut-être mieux comme ça. Souviens-toi comme tu étais gênée autant que moi. Tu étais contente même si tu savais que l'argent pour l'acheter venait de ton porte-monnaie ; on pensait à toi. Et tu protestais, parce que cela ne collait pas avec ton rôle d'éternelle sacrifiée, avec des phrases conventionnelles : il ne fallait pas, ce n'était pas la peine. Et moi j'étais encore plus gênée par le geste pas du tout spontané.

C'est que « à la maison », ça ne se faisait pas de s'embrasser, de se montrer son affection d'une autre façon que : tu es une fille dénaturée, ingrate parce que tu ne fais pas ce qui me ferait plaisir. Tu n'as aucune reconnaissance, alors que nous, on se crève la peau pour toi. Et toi tu ne penses qu'à nous faire souffrir. Tu ne penses qu'à toi ! Suprême condamnation. Il était bien entendu que je ne devais pas vivre pour moi mais pour les autres. Que je ne devais exister qu'en fonction des autres : la fille (reconnaissante) de M. et Mme Untel, la femme d'Untel, l'employée d'Untel. J'avais été déterminée à la naissance pour être un enfant dont la vie ne pourrait être que fonction de la reconnaissance éternelle que je devais à mes parents pour l'incomparable cadeau qu'ils m'avaient fait de vivre, d'être leur enfant et surtout pas celui d'autres. En conséquence, je me devais bien sûr d'être tout ce qu'ils voudraient que je sois — mais surtout pas quelqu'un qui ait des désirs propres, une existence propre. J'ai cessé d'exister aussitôt que, au premier geste qui ne correspondait pas à « ce qu'un enfant doit être », tu as dit : « Si tu es comme ça, je ne t'aime plus ! » Bien sûr, tu ne me l'as

protégé un autre être, une femme par exemple, satisfait l'instinct dominant de l'homme. Mais on ne protège pas un dragon... Il ne faut pas croire que d'avoir peur dans le noir, d'exiger une bonne main verte et protectrice pour traverser le boulevard ou d'éviter un bozal retenc... Une femme qui fait envie aux autres hommes a toujours raison aux yeux du diable. Elle le flatter. Elle le valorise. (6 conseils pour recevoir un homme, Ambre)

Depuis que j'ai compris ça, je suis revenue te voir, j'ai recommencé à t'aimer, et j'ai eu à nouveau envie de t'embrasser. Pourtant je n'ai pas encore osé t'en parler.

Et si nous arrivions à en parler un jour ? Jusqu'où iraient nos désirs ? Jusqu'où iraient la réalisation de nos désirs jusqu'ici refoulés ?

ISABELLE.

Depuis longtemps, la liberté de notre société a été érodée par un libéralisme sournois dans les domaines législatifs, juridiques, familial, universitaire, point de production et de consommation de la bourgeoisie. La fonction propre de la bourgeoisie est la production et l'échange de la richesse. Le mariage, organe naturel et formateur de la justice est la base de la société. (P. J. Proudhon, 1846 et 1875)

En désignant le couple et la famille comme structures contraignantes, l'idéologie bourgeoise détourne le révolte de l'individu opprimé (et du jeune en particulier) vers un ennemi imaginaire... Le thème de la bourgeoisie sexuelle appartient à l'arsenal idéologique de la bourgeoisie. (Docteur Malakoff, psychiatre, l'Humanité, 18 sept. 1969)

Les mères feront largement confiance au candidat du parti communiste français en qui elle reconnaissent le meilleur défenseur de la famille... Avec tous les travailleurs, tous les démocrates, les mamans voteront Jacques Duclos. (tract électoral de Malakoff du PCF distribué pendant la dernière campagne présidentielle)

Nous sommes contre la multiplication des divorces... Pour nous, communistes, la question fondamentale demeure la sauvegarde de la famille. (Enrico Berlinguer, secrétaire général du Parti communiste italien, 1970)

La famille est la mieux placée pour résister aux ébranlements, parce qu'elle est fondée sur la nature, sur la loi de l'espèce... La famille, cadre traditionnel par excellence, est pourtant mieux adaptée et le plus nécessaire pour aider à surmonter certaines contradictions fondamentales de notre société. (Georges Pompidou, 1970)

C'est aussi la majorité silencieuse du pays qui a la volonté de défendre la société démocratique libérale, fondée sur la libre initiative, les libertés publiques, et la propriété privée. (Raymond Marcellin, 1970)

La propriété et la famille sont indissolublement unies, en détruisant l'une le communisme détruit l'autre, et abolit les plus nobles sentiments de l'âme humaine. (Adolphe Thiers, 1870)



pas dit comme ça, mais des mille façons qu'ont toutes les mères pour faire comprendre « ça » à leurs enfants. Bien sûr, à ce moment-là je ne savais pas ce que je faisais. Tu me torchais, m'habillais, me donnais à manger, tu étais la seule personne qui m'aimait surtout. Alors je n'ai pas hésité, je n'ai même pas pensé, je ne savais pas à cet âge-là ! J'avais besoin d'être aimée. Seulement ça m'est resté, j'ai toujours peur qu'on ne m'aime pas telle que je suis, alors je suis ce que les autres veulent de moi.

Pourtant, j'aimerais tant qu'on m'aime sans conditions, pour ce que je suis, moi. Vous n'avez pas un peu peur que je ne vous aime parce que j'ai besoin de vous ? Bien sûr, vous savez bien qu'il n'y a pas que ça, que je vous aime aussi parce que nous avons beaucoup de points communs. Je vous ressemble, puisque vous m'avez faite à votre image.

Toutes ces choses que je voulais être et que vous ne vouliez pas parce que vous ne pouviez pas. Vous aviez trop peur. Aimer d'autres personnes que vous, quel danger, quel vol je vous faisais ! J'avais le droit d'avoir des amis mais il ne fallait pas qu'elles viennent à la maison. Accepter des « invitations » : non point, il aurait fallu « rendre ». Lire, écouter de la musique, dessiner, faire de la danse... si tu veux, mais pas d'argent pour ça : ça ne nous intéresse pas, nous ! Et si je me montrais un peu trop affectueuse, vous me ridiculiez. A 6 ou 8 ans, je montrais un peu trop mon amour pour mon père, alors vous m'aviez surnommée « cucul moignon », ce qui signifiait : tu es cucul parce que tu trouves ton père moignon. Moignon mon père ! Je l'aimais, je m'accrochais à son cou, je lui enlevais ses chaussures, je lui disais des choses gentilles. Mais j'étais déjà trop grande pour ces singeries, et puisque c'était ridicule, j'ai

eu honte et je n'ai plus jamais osé montrer à personne que je l'aimais, puisqu'ils ne pourraient que se moquer de moi.

Plus tard, je sentais que j'étouffais, que mon moi, ma capacité d'aimer, d'être aimée, d'espérer, de jouir de la vie allait crever, étouffer. Tu étais une pieuvre aux multiples tentacules. Si je me défilais de l'une, plusieurs autres m'agrippaient aussitôt, collaient leurs ventouses, me suçaient la vie, petit à petit. Pendant plusieurs années, j'ai cru que je ne m'en sortirais pas, que je serais vidée complètement. Si j'arrivais jamais à être enfin libre. Chaque fois que j'exprimais un désir, c'était : « Quand tu auras 21 ans, tu pourras faire ce que tu veux, je ne serai plus responsable de toi. Je savais bien que tu ne t'étais pas crevé la peau tout ce temps pour qu'ensuite je fasse le contraire. Mais cela signifiait quand même que tu ne m'aimais pas pour moi mais pour la bonne conscience. Longtemps tu m'as demandé des comptes : s'il y avait la moindre contradiction, j'étais prise en flagrant délit de mensonge, de trahison.

Après, j'ai compris que tu me demandais tout ça parce que simplement tu vivais par mon intermédiaire, toi, claustrée volontairement dans ta maison, ton cocon. Tu avais trop peur des Autres. Quand je te vois encore tu me rends malade tellement tu es mal à l'aise, réprimée, enfermée dans les conventions auxquelles tu ne crois plus assez.

Je voudrais pouvoir te dire de vivre enfin ce que tu as envie, d'être gaie, d'aimer et d'être aimée sans conditions, sans conventions. Tu te casses la gueule parce que tes enfants s'en vont, ils ne veulent plus vivre comme toi. Ils t'en veulent parce que tu as contribué à tuer en eux ce qu'il faut pour vivre : l'imagination, la confiance, la capacité d'aimer sans peur et sans chaînes : les enfants devaient vivre pour leurs parents et les parents pour leurs enfants. Mais j'ai rompu le contrat. Je veux vivre tout court, pour moi et avec les autres. Libérer l'amour.

AUORE.

je t'appelais lorsque j'avais envie de me foutre de ta gueule. Jamais je n'aurais osé ni te le dire ni même te l'avouer. Les grands « principes » de la morale bourgeoise (respect, obéissance, etc.) étaient, déjà, si ancrés dans ma tête que jamais je n'aurais imaginé pareille révolte. Parfois consciemment, parfois inconsciemment, tu as essayé de me donner un univers sécurisant avec ses besoins et ses rites. Tu as sans doute pensé que j'avais besoin de choses qui reviennent à date fixe comme les fêtes de famille ou comme le fait qu'on se fasse des petits cadeaux. Tu as sans doute pensé que j'avais besoin de cette espèce de déroulement invariable de la journée et de l'année. Tu as cru me donner une impression de sécurité. Tu as voulu « m'aider », me « guider », mais tu m'a poussé, tiré, vers ce que tu jugeais « bien ». Tour à tour héros (ma première dent), marionnette, (c'est-à-dire objet), mari-enfant puis enfant-mari, tu as voulu très tôt me préparer à l'étape de rentrée dans un monde d'adulte que je rejettais et qui n'était pas le mien. Tu m'as acheté avec TON fric, avec TES sentiments, avec TON chantage. Tu m'as soigné alors que je n'étais pas malade, tu m'as acheté alors que je n'étais pas à vendre. Tu as rejeté sur moi TES préoccupations économiques et familiales du



## maman, je t'aime beaucoup

que tout au monde. Mais je sais que je ne peux pas te le dire sans que cela rende le passé insupportable. Pas le passé de l'enfance où j'ai aimé de tous les souvenirs, de la proximité de ton corps, de la maison à glycine et tilleul, de me promener avec toi à la tombée de la nuit, des groseilles, de ces étés brûlants où on se promenait de la douceur de sa maison... Mais de l'enfance d'après quand

plus que tout le monde. Mais je sais que je ne peux pas te le dire sans que cela rende le passé insupportable. Pas le passé de l'enfance où j'ai aimé de tous les souvenirs, de la proximité de ton corps, de la maison à glycine et tilleul, de me promener avec toi à la tombée de la nuit, des groseilles, de ces étés brûlants où on se promenait de la douceur de sa maison... Mais de l'enfance d'après quand

plus que tout le monde. Mais je sais que je ne peux pas te le dire sans que cela rende le passé insupportable. Pas le passé de l'enfance où j'ai aimé de tous les souvenirs, de la proximité de ton corps, de la maison à glycine et tilleul, de me promener avec toi à la tombée de la nuit, des groseilles, de ces étés brûlants où on se promenait de la douceur de sa maison... Mais de l'enfance d'après quand

plus que tout le monde. Mais je sais que je ne peux pas te le dire sans que cela rende le passé insupportable. Pas le passé de l'enfance où j'ai aimé de tous les souvenirs, de la proximité de ton corps, de la maison à glycine et tilleul, de me promener avec toi à la tombée de la nuit, des groseilles, de ces étés brûlants où on se promenait de la douceur de sa maison... Mais de l'enfance d'après quand

plus que tout le monde. Mais je sais que je ne peux pas te le dire sans que cela rende le passé insupportable. Pas le passé de l'enfance où j'ai aimé de tous les souvenirs, de la proximité de ton corps, de la maison à glycine et tilleul, de me promener avec toi à la tombée de la nuit, des groseilles, de ces étés brûlants où on se promenait de la douceur de sa maison... Mais de l'enfance d'après quand



Moi qui étais habituée aux petits calibres, j'ai hurlé quand il a voulu me pénétrer pour la première fois, j'ai cru qu'il me déchirait le ventre. Mais quand vers la fin, il est allé de plus en plus fort. Et il s'annote. D'ailleurs tous les matins, j'ai eu un orgasme, et de plus en plus vite, et de plus en plus vite. Et je t'attendais encore tiède des premières caresses, la bouche ouverte, prête à le recevoir... Ce que j'aime ça. (Paris Hollywood, 1971)

Nous ne sommes pas surpris de trouver parmi les succédanés du Père de la Déformation l'image même des dieux. Dans de nombreuses régions de l'Inde, la nouvelle mariée devait sacrifier l'hymen au Lingam du mari. Le Lingam est une pierre qui a la forme d'un phallus géant en pierre de Priape. (Sigmund Freud, la vie sexuelle) (Légende d'une photo publicitaire, parue dans LUI)

Tous les garçons se feraient barreur de trouver parmi les succédanés du Père de la Déformation l'image même des dieux. Dans de nombreuses régions de l'Inde, la nouvelle mariée devait sacrifier l'hymen au Lingam du mari. Le Lingam est une pierre qui a la forme d'un phallus géant en pierre de Priape. (Sigmund Freud, la vie sexuelle) (Légende d'une photo publicitaire, parue dans LUI)

Comment me trouves-tu ? Crois-tu que je serais assez belle pour poser pour les soutiens-gorge Aubade ? — Oui, je t'aime, toi, ton regard, tes cheveux, et ton soutien-gorge Aubade... Pour ces instants de tendresse Aubade, votre complice discret. (Légende d'une photo publicitaire représentant un couple au lit, parue dans ELLE)

Ambre, le magazine de l'amour tient à rendre un hommage tout personnel à ce délicieux roman d'amour qui s'intitule très simplement et gentiment Love Story.

Il faut que les parents se décident à rétablir la notion d'autorité chez leur enfant pour ne pas avoir demain à la sauver dans la rue. Il faut que dans les lycées, les responsables et les professeurs s'efforcent de faire preuve d'autorité. Michel Drancourt (Alerte sur les lycées, « Entreprise » journal patronal).

Je veux rendre toute puissante l'influence du clergé, parce que je compte sur lui pour propager cette bonne philosophie qui apprend à l'homme qu'il est ici bas pour souffrir et non cette autre philosophie qui dit à l'homme : jouis ! (Adolphe Thiers, 1849)

# QUI EST PETIT BOURGEOIS ?

A chaque fois qu'on veut aussi heurter, par un bout ou par un autre, les assises culturelles de la bourgeoisie, et en particulier l'oppression qu'elle exerce sur les sexes ou plus simplement sur les corps, au lieu de s'attaquer à elle exclusivement là où elle impose sa conception du travail, sa division du travail, sa superstition du travail, là où elle applique son exploitation économique, on ne manque pas de remonter à soi, miraculeusement et provisoirement réunis dans une indignation vertueuse, un gros lot de staliniens, de trotskistes et de maoïstes. Il y a chez eux une petite leçon apprise par cœur et qu'il est convenu de débiter tout d'une traite : « *Quiconque se préoccupe de lutter contre les Interdictions qu'il subit quotidiennement dans son propre corps n'est qu'un intellectuel petit-bourgeois. S'il fait passer cette lutte avant le combat mené pour la retraite à 60 ans et l'exigence du coefficient 145, il n'est qu'un banal révolté et non un révolutionnaire. Si enfin il réclame la liberté dans un domaine où les bourgeois ne permettent, en marge du mariage, que le libertinage, c'est-à-dire l'adultère, l'usage de la prostitution et la marchandise érotique, alors il est un con ou un salaud, car il ignore ou feint d'ignorer que le racine du mal n'est pas l'oppression sexuelle mais la division en classes* ».

## aucune perversion ou alors en secret

Les catéchistes révolutionnaires sont devenus encore plus emmerdants que l'étaient les missionnaires chrétiens. Ils n'ont réussi qu'à scléroser et pétrifier une pensée vivante jusqu'à en faire une bureaucratie dans laquelle tout ce qui n'est pas interdit est obligatoire et tout ce qui n'est pas obligatoire est interdit. Mais le plus curieux serait d'analyser pourquoi et comment les catéchismes révolutionnaires et les catéchismes chrétiens, en partant de postulats opposés, en sont venus à défendre aujourd'hui des puritanismes parallèles.

Il est de notoriété publique que, tout comme un bon bourgeois qui se respecte, un authentique révolutionnaire ne doit pas prêter le flanc à quelque perversion que ce soit, à moins de la garder très secrète. On combattra donc la bourgeoisie de toutes ses forces, mais en endossant à peu près intact son arsenal de lois morales et sexuelles.

Est-ce parce que, la plupart du temps, l'ouvrier-idole, colonisé par l'école laïque, la presse du cœur, la télévision-gâteau et le syndicat de papa, obéit inégalement à ces lois, puisqu'on est parvenu à lui

gueule des flics, qui vient de découvrir qu'on peut prendre autant de plaisir au lit avec un garçon qu'avec une fille, qui connaît tous les films de Buster Keaton par cœur et qui médite d'aller en stop à Katmandou ?

Le tourneur qui vote communiste, met une cravate pour la première communion de sa fille, martyrise un peu moins sa bourgeoisie depuis qu'ils passent leurs soirées devant la télé et utilise son dimanche à lire *France-Dimanche* ou à laver sa bagnole ? Le cheffailon moyen, bon bureaucrate de la Révolution, habillé en confection pour ne pas intimider la classe ouvrière, qui n'arrive jamais en retard à ses rendez-vous, qui n'a même pas besoin de dissimuler sa vie privée tellement elle est morne et qui retrousse les manches propres de sa chemise blanche quand il prend la parole à la tribune ?

Le cadre qui parcourt *L'Express* et achète un livre de Marcuse, défend mollement la liberté d'expression et le droit à l'avortement, fait des parties créées avec la complicité de sa femme et recommande à son fils de jouer au con mais pas au point de rater son diplôme ?

Le professeur gauchiste qui fait un cours sur le Living Théâtre, se tape la plus belle de ses étudiantes et voudrait bien se la garder pour lui seul, vient d'hériter une villa à Saint-Tropez et serait finalement assez satisfait de se faire condamner (avec le sur-sis) pour violences à un agent de la force publique ? Le militant, fils d'instituteur, qui a décidé de travailler et de vivre à Billancourt, qui se méfie de la drogue, déteste l'homosexualité, voit rouge quand on lui parle de détournement de mineurs et élève ses enfants dans le respect de la famille laïque et républicaine, sans oublier de les engueuler s'ils sont derniers en classe ?

Ou bien celui qui répond vraiment, de façon caricaturale, à l'appellation de petit bourgeois, avec sa petite femme, ses petits adultes, son petit jardin, sa petite banque, sa petite concession au cimetière, ses petites distractions, ses petites colères et son petit cerveau ?

Qui est petit-bourgeois ? Nous le sommes tous, d'une manière différente et à des degrés divers de l'aliénation. Je suis petit-bourgeois, tu es petit-bourgeois, il est petit-bourgeois... Bon. Et alors ? On va passer sa vie à s'entr'accuser de ce vice ? Ou bien on essaie ensemble d'en trouver les racines et de les extirper, autant dans la vie privée que dans la vie publique, en attendant le jour béni où la vie privée

pas dépasser. Ou'il se dise libéral, réformiste ou révolutionnaire, celui qui se dresse alors comme un fauve pour défendre sa viande, on peut être assuré qu'il adhère inconditionnellement à la culture et à la morale bourgeoise, autrement dit qu'il donne pensée et vie à un système fantôme mais imposé par les lois, au lieu d'inventer et de vivre sa pensée et sa vie.

Que les bourgeois soient du côté de l'idéologie bourgeoise, cela va de soi. Mais si l'école et la famille nous ont à ce point empoisonnés depuis le biberon que d'authentiques révolutionnaires, par faitement lucides et combattifs aussi longtemps qu'il s'agit de mener la lutte contre l'exploitation économique, se mettent au contraire à réciter en aveugles les automatismes culturels de la bourgeoisie dès qu'ils sont sortis du lieu de travail, alors ce n'est plus la bourgeoisie qui est en péril, mais la révolution, car la preuve est faite qu'elle est infiltrée par la pensée bourgeoise au niveau le plus insidieux et parfois le plus invisible.

On ne peut plus le faire : un grand nombre de ceux qui veulent renverser la classe exploitante sont imbibés des interdits culturels qui permettent à la classe exploitante de régner. Et ils demeurent, dans leur vie privée, dans leurs comportements affectifs et sexuels, dans leur conduites sociales, les défenseurs sans le savoir des structures de la bourgeoisie.

## choisissez : la famille ou le chaos...

La société capitaliste n'a pas seulement colonisé et détourné pour son profit la force productive de nos bras et de notre cerveau. Elle a aussi fait main basse sur notre désir et sur notre amour : elles les a déportés dans un camp de travail forcé qui s'appelle l'institution familiale. Un révolutionnaire lucide, sorti de cette famille-là, peut-il avoir pour seul but d'en fonder une autre identique ? Peut-il manquer si tragiquement d'imagination et souffrir si douloureusement d'insécurité que, la queue entré les pattes, il entérine le vieux postulat bourgeois : « C'est ça ou le chaos » ?

Quand j'aurai accepté de n'aimer officiellement qu'une personne du sexe opposé et qu'une seule, avec le but avoué de reproduire l'espèce, de la reproduire intacte, telle qu'elle est, telle qu'elle m'a fabriqué moi-même (comme tous les autres), quand j'aurai reconduit par l'autorité parentale dans mes enfants toutes les lois de cette espèce, en misant

Ces esprits dogmatiques, tristes et mécaniques, ont-ils seulement recherché s'il n'y avait pas une articulation nouvelle entre le problème organique de la lutte des classes et l'annexion définitive par la bourgeoisie de la cellule familiale et de la cellule scolaire dont elle a réussi à faire des usines idéologiques, des marteaux-pilons à écraser le corps et le sexe, des infrastructures de conversion à la production industrielle ?

Il faut produire, acheter et se reproduire : c'est une question de vie ou de mort pour le système. Le petit bourgeois obéissant produit, achète et se reproduit. Avant sa majorité, son sexe ne fonctionnait pas, puisque personne n'a le droit de faire l'amour à un mineur sans le détourner. Ensuite, on ne lui a permis qu'une voie sexuelle : la femme, une femme, une seule femme. Mais celle-là, qu'il la baise et surtout qu'il l'engrosse avant d'en avoir marre ! Tout le reste est perversion, salissure et maladie. De toute façon, le petit bourgeois ne jouit pas, ou alors c'est une petite jouissance qu'il prend en fraude. On lui a interdit la jouissance pour de puissants motifs d'économie sociale. C'est bien simple : il n'est pas dans son corps, il n'a pas de corps, on le lui a confisqué...

## détournez les mineurs du mariage !

Chacun dénonce l'oppression là où il la vit. Celui qui vit l'oppression d'abord dans son corps n'a pas plus de leçon de révolution à donner qu'à recevoir, vis-à-vis de celui qui croit la vivre seulement dans son bulletin de salaire.

Les bons apôtres abondent. Ils vont arriver nombreux et dire : « *Et par quoi voulez-vous la remplacer, la famille, petits nihilistes ? Et par quoi voulez-vous la remplacer, l'école, petits mécréants ? Et par quoi voulez-vous le remplacer le travail, petits feignants ?* » C'est comme pour le Christ, Marx ou Mao : ils ont décidé qu'on ne pouvait rien mettre à la place. A quoi bon leur répondre ?

Cependant beaucoup se sont mis à chercher, beaucoup se sont mis à vivre l'embryon d'autre chose, beaucoup sentent qu'ils vont crever s'ils restent dans cet enfer. La chose se fait dans des difficultés sans nombre et dans un immense désordre. Parfois aussi « *dans une naïveté extrême* », comme disent les bourgeois libéraux qui ont un jugement rationnel sans réplique. Et il arrive que les bourgeois moins libéraux en deviennent fous : ils sortent leur fusil de chasse et ils tirent.

Ceux-là savent parfaitement ce qu'ils veulent : exterminer tout ce qui ne leur ressemble pas. Ceux sur qui ils déchargent, leur haine ne savent pas encore très bien ce qu'ils veulent et pour une bonne raison : il leur est difficile d'en avoir la conscience et la vision aussi longtemps que dure ce qu'ils ne veulent plus et qu'ils masquent odieusement la vraie vie. Mais la société industrielle occidentale fabrique chaque jour, en bloquant leur épanouissement sexuel, des millions de jeunes révoltés, garçons et filles, qui ignorent tout jusqu'alors du jeu économique ou politique. Tôt ou tard, ils seront ensemble. Tôt ou tard, ils seront une masse. Tôt ou tard, ces mineurs seront détournés ou se détourneront des voles du mariage et de la famille. Ce mouvement est irréversible et il faudra bien qu'il se fonde, si ce n'est déjà commencé, avec la lutte pour une libération totale du prolétariat, surtout quand celui-ci en aura fini avec l'usurpation du pouvoir syndical allié au patronat.

Les valeurs morales de la bourgeoisie puent horriblement. La famille se fissure et craquelle de tous les côtés. C'est là aussi qu'il faut attaquer. La lutte se mène sur tous les fronts. Tant pis si c'est encore en ordre dispersé. Il faut parier sur l'élargissement de la conscience politique pour en arriver à la fusion des révoltes. Mais aucune révolution se sera accomplie si elle n'est pas en même temps une révolution concernant notre désir, notre sexe, notre corps, et si la seule lutte contre l'exploitation strictement économique mange toute notre énergie.

## l'amour, l'amour, l'amour l'amour

De même que, selon une formule célèbre, la bourgeoisie se prétend « *contre toute violence d'où qu'elle vienne* », elle enseigne aussi que la libre disposition du corps, sans aucune limite, finit toujours par s'exercer contre la liberté d'autrui. Nous savons, nous, que la première violence vient de la bourgeoisie. Et nous savons pareillement que la panique du viol vient de l'esprit de possession qui est le contraire de l'amour.

Quand on considère son corps, au même titre que le corps qu'on convoite, comme un bien de propriété et non comme un instrument de vie et de jouissance, il est fatal qu'on aie peur du viol et du crime sexuel. Les idéologies croisées de la virilité et de la propriété aboutissent à se préserver du viol en l'humanisant dans la sécurité du mariage et à le déclarer criminel en toute autre circonstance. Mais il ne peut y avoir de viol quand il y a amour. Dans le système bourgeois, jamais l'amour n'apparaît autrement que comme une justification, un alibi, une étiquette, bref un mot, et un mot confisqué par les curés, la presse du cœur, les sex-shops et les agences matrimoniales.

Comment le don de son corps pourrait-il s'exercer contre la liberté de quelqu'un ? Oui, l'amour, l'amour, l'amour... Ce truc qui n'existe ni dans les constitutions des Etats, ni dans les catéchismes politiques. Ce truc dont on n'entend jamais parler ni à la tribune des parlements, ni dans les assemblées générales des militants révolutionnaires. Est-ce que par hasard ce serait contraire au marxisme-léninisme, l'amour ? Est-ce que par hasard on va se couvrir de ridicule en prononçant ce mot ? Est-ce que par hasard l'amour ça compte pour du beurre dans la bataille contre la classe possédante ? Est-ce que par hasard, ils ne seraient pas plus forts, les victimes de la bourgeoisie et tous ceux qui veulent renverser l'ordre établi, si au lieu de singer les conduites de compétition, de rivalité et de terrorisme de leurs ennemis, ils cessaient brusquement d'avoir peur de s'aimer et peur de se le dire ? Est-ce que par hasard on ne pourrait pas garder la dureté pour ceux qu'on veut abattre et la tendresse pour ce qui se passe entre nous ?

Non, sans blagues, quelqu'un a cru une minute qu'on pouvait haïr la famille sans aimer l'amour ? Peut-être que quelqu'un l'a cru... Un petit bourgeois...



faire croire qu'en dehors d'eux, il n'y a qu'anomalie et catastrophe ?

Est-ce parce que l'effort dialectique du militant pour analyser les situations socio-économiques est si démesuré qu'il lui enlève la force de libérer son propre corps de toutes les entraves dans lesquelles le système l'a ligoté ?

Est-ce parce que, chez beaucoup, la honte d'être d'origine bourgeoise, ou la crainte de subir la contamination bourgeoise, marque au fer rouge de la culpabilité tout ce qu'on a décidé commodément d'appeler complaisance envers la classe exploitante, alors que justement le fait d'être né bourgeois permet parfois de connaître encore mieux, dans son inconscient, dans sa chair, dans sa raison, l'immonde putréfaction du système des valeurs morales et plus encore ce qu'il y a d'abject dans les justifications de ce système ?

Tout se passe comme si celui qui dénonçait notre écrasement par la culture bourgeoise dans les moindres actes et les moindres pensées de la vie quotidienne, se dénonçait en même temps comme un marginal de la lutte révolutionnaire, comme un privilégié de classe, comme le pire de ces petits bourgeois qu'il est en train de montrer du doigt. Tout se passe comme si le choix de ce terrain de lutte était anti-nomique avec la bataille des grèves, par exemple. Inversement, l'apôtre ouvrieriste (à ne pas confondre avec l'ouvrier) se croirait déchu de sa pureté et de son efficacité révolutionnaires, si par malheur il transportait son action n'importe où ailleurs que sur le lieu de travail des classes exploitées.

## sa petite femme et son petit cerveau

Mais enfin, qui est petit-bourgeois ? L'étudiant qui jouit à balancer des pavés sur la

sera la vie publique ?

## il y a des limites à ne pas dépasser

Est-ce qu'on va arrêter de se punir, de s'autocensurer, de remplacer la jouissance par le devoir, la création par le travail, la libre disposition de la planète par la propriété, la responsabilité de ses actes par l'obéissance à l'Etat, la générosité par le respect la fraternité par les frontières et le racisme ? C'est tout cela, les fondements de l'esprit petit-bourgeois. Ceux qui jonglent avec cet anathème, ceux qui excommunient si vite pour déviationnisme petit-bourgeois, sont-ils tout à fait certains d'avoir réglé leur compte aux valeurs sacrées des petits bourgeois ? Ont-ils tordu le cou, à l'intérieur d'eux-mêmes, à l'instinct de propriété, à la sécurité du système des familles, au culte du travail, à la nécessité de la hiérarchie ? Il y a un bon moyen d'en avoir le cœur net. Il existe un certain nombre de points extrêmes sur lesquels la civilisation bourgeoise ne peut céder sans se renier elle-même, sans se voir dangereusement sapée à la base. Qu'est-ce qui compte le plus pour la bourgeoisie ? Un : le travail, la plus-value et la propriété, c'est-à-dire le moteur du système. Deux : l'hétérosexualité, la virilité et la famille, c'est-à-dire l'institution et la reproduction du système. Trois : l'école, l'éducation et la hiérarchie, c'est-à-dire les courroies de transmission du système. Etes-vous décidé à abattre le travail obligatoire, la famille obligatoire et l'école obligatoire, et pour commencer, à refuser de vous y insérer, avec toutes les difficultés et les contradictions que cela implique ?

A chaque fois qu'on atteint et met en cause ces points extrêmes, on fait l'union soudaine des petits bourgeois, de l'extrême droite à l'extrême gauche, tous hurlant à l'unisson qu'il y a des limites à ne

sur la peur, sur la possession, sur l'obéissance, sur la compétition, sur la hiérarchie, quand j'aurai lâchement abandonné mes fils à l'école, à la télévision et donc à l'idéologie des classes possédantes, eh bien, que restera-t-il du projet révolutionnaire ? Et qui sera gagnant, la machine à perpétuer la bourgeoisie ou la société sans classes ?

On nous rétorque aussi que combattre la répression du corps, du sexe et du psychisme, alors que persistent les rapports de production capitalistes, cela ne peut être que le fait de minorités privilégiées et ne peut aboutir qu'à une conquête individuelle. Des centaines de milliers d'adolescents et de lycéens, des millions de jeunes pour qui le lieu de la répression, c'est de toute évidence leur corps, ne seraient donc qu'une minorité privilégiée ? Et qu'est-ce qui est réprimé chez l'ouvrier spécialisé qui toute l'année pose et repose les mêmes cinq boulons, qu'est-ce qui est réprimé sinon son corps ?

## produire, acheter et se reproduire

Nous en avons assez des économistes et des idôlâtres de la fonction économique, des ouvrieristes et des idôlâtres de la lutte de masse. Presque tous ceux qui ne jurent que par la masse sont incapables de se dégager de la stéréotypie pesante d'un couple fermé, à l'intérieur duquel il leur semble tout à fait naturel de détenir l'autorité. Presque tous sont incapables de discerner, de pressentir le lieu et le moment où des rébellions discordantes se métamorphosent en insurrection de masse.

Aucun d'entre eux s'est-il jamais demandé ce que devient la notion de lutte des classes et la notion de société sans classe, lorsque la plus grande partie de la classe exploitée entre chaque jour un peu plus dans l'idéologie de la classe exploitante, dans le piège du progrès bourgeois, du bien-être bourgeois, dans l'abrutissement par la surconsommation ?